

Québec français



Enseigner *Prochain épisode* d'Hubert Aquin

François Poisson

Number 164, Winter 2012

L'actualité du mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poisson, F. (2012). Enseigner *Prochain épisode* d'Hubert Aquin. *Québec français*, (164), 50–51.

Il y a 15 ans, j'enseignais¹ le roman *Prochain épisode* pour la première fois. Depuis, mon plaisir n'a cessé de se renouveler, mes cours ont changé, se sont approfondis avec les années. Je vous fais part aujourd'hui d'une réflexion que je mène par intérêt personnel et pour enrichir mon enseignement, à la suite de mes études inspirées par Bernard Beugnot, qui m'a donné la chance de travailler avec lui à l'établissement d'une édition critique de textes d'Hubert Aquin.



Enseigner *Prochain épisode* d'Hubert Aquin

PAR FRANÇOIS POISSON*

Il y a quinze ans, je me souviens bien, j'enseignais le roman d'Aquin dans le but de partager une lecture qui m'avait happé lors de mes études au baccalauréat. À la bibliothèque de l'Université de Montréal, l'après-midi tombait : face à la fenêtre, j'ouvrais le livre que je devais lire pour le lendemain. Je vais toujours bien le commencer, pensais-je. Et, lorsque je levai les yeux, quelque 5 heures plus tard, il faisait noir, le ciel s'était couvert. Cette lecture, depuis, n'a cessé de me hanter). C'est un peu ce pouvoir d'attraction du récit que je veux transmettre. Je veux que mes étudiants comprennent non seulement quelques éléments du récit mais aussi les raisons qui me poussent à leur faire lire obligatoirement une œuvre pareille.

En classe, on m'a souvent dit : « Vous, monsieur, êtes-vous pour l'indépendance du Québec ? », ou encore : « Vous, monsieur, c'est parce que vous êtes pour l'indépendance du Québec. » Je constatais mon échec : je déprimais, à l'instar du narrateur de *Prochain épisode*, assommé, catégorisé, enfermé dans une perception estudiantine : le sujet tout à coup était déplacé, j'étais devenu le sujet de curiosité et l'œuvre était reléguée à un plan superficiel, où on se demande si on est pour ou contre l'indépendance. J'avais beau dire que le roman était justement une réponse à la dialectique de la fatigue, le politique devenait la politique.

Je n'avais pas atteint mon but. Comment échapper au cliché ? J'étais l'objet d'un préjugé, par le biais de l'œuvre d'Aquin, et je me rendais compte que c'était cela que les étudiants allaient retenir (le prof est un séparatiste), plutôt que quelque métaphore fondamentale de l'œuvre. Pire encore, les élèves voyaient Aquin comme une espèce d'hurluberlu séparatiste, idéaliste et suicidaire. Pourtant, ce n'est pas rendre justice au roman que de le réduire à la question nationale. Alors comment amener les étudiants ailleurs ?

En préconisant une approche plus formelle (ou formaliste) de l'œuvre.

Deux constats me guident :

- 1) l'accueil du roman en France
- 2) les récits archétypaux

Prochain épisode a reçu en France un accueil peu chaleureux. Il a vite été comparé aux œuvres du nouveau roman. Et ce que l'on comprend rapidement, à lire les articles parus dans la presse européenne, c'est que la question nationale cristallise, une fois de plus, les opinions contre le roman et le classe parmi les œuvres de la décolonisation. Il me semble que c'est rapidement lire Aquin. Pourquoi suis-je autant interpellé ? Et eux non ? Pourquoi ai-je le sentiment que, pour les critiques qui lisent des livres provenant d'anciennes colonies, lire Aimé Césaire ou Hubert Aquin, c'est du pareil au même ? C'est comme si le discours nationaliste de la décolonisation faisait écran : trop visible, à l'avant-plan, il est un paravent qui dissimule l'archétype, la robe à paillettes qui miroite et qui prend la place du pas de danse. Se pourrait-il que nous soyons comme les intellectuels de Musil, incapables de voir la guerre qui va changer leur vie, parce que trop proches ? Qu'y a-t-il derrière le discours qui se donne à lire à l'avant plan ? Le message, si on peut dire, est d'abord et avant tout dans la forme.

Les récits de jeunesse et le journal nous rappellent les lectures qui intéressent Aquin : ce sont les récits archétypaux de la Bible et les tragédies grecques.

Le problème de l'originalité, par exemple, présenté à la première page du roman, intériorisé par Aquin en regard à sa situation de Québécois, tiraillé entre deux pôles, fatigué, en est un, à l'origine, d'obsession à l'égard des récits fondamentaux, comme le montrent maints passages de son *Journal*, dans ses années de jeunesse : comment rédiger des récits qui ne sont pas des répliques de ce qui a déjà été fait ? Ce problème pour l'écrivain dans l'acte même d'écrire, Aquin en voit la métaphore filée dans la situation du Québécois, et le lie à la conscience historique : comment ne pas répéter la défaite des Patriotes imprimée dans son inconscient ? C'est le problème majeur du narrateur qui ne réussit pas à inventer une histoire différente de la sienne, différente de l'histoire nationale que le narrateur reproduit d'abord inconsciemment et ensuite consciemment. Son découragement est ontologiquement culturel : « Prisonnier de ma propre histoire, cela

me paraît inévitable; ce que j'ai inventé me retient. J'essaie de m'en libérer, de changer mon histoire, de déplacer ma destinée, de trouver une aventure intérieure qui me fixe. Le voyage me permettra, j'espère, de découvrir un autre monde à transformer en œuvre² ».

Je m'intéresse alors avec les étudiants à la notion de destin grec, empruntée à la mythologie et à la tragédie classique en tant que fond et surtout en tant que forme. Nous sommes là au cœur du politique, de la place de l'homme dans la cité, mais en dehors des débats nationaux, d'une certaine manière. Ou si on veut : nous sommes au cœur du drame, dépareillé de ses habits.

L'histoire de Jason et les Argonautes, par exemple, me sert d'approche. Elle représente, pour Jung, la métaphore de la Quête de soi, de la finalité inatteignable de toute vie humaine : la souveraineté. Devenir roi, comme Jason nous le montre, c'est parvenir à régner sur le « pays lumineux de [s]on être » (Miron). Quand Jason se présente devant le roi pour revendiquer le trône, son oncle Pélias le reconnaît comme son successeur en regardant ses pauvres pieds : il a une seule sandale, l'autre pied est nu. C'est le signe qui démontre qu'il n'est pas prêt à régner. Pélias le charge de retrouver la Toison d'or. Mais Jason ne peut entreprendre sa quête qu'à partir du moment où il apprendra à reconnaître qu'il lui manque une sandale, qu'il est pauvre, qu'il est prêt à apprendre parce qu'il est réceptif au changement. L'odyssée de la vie est cette quête, selon Jung. Le héros de *Prochain épisode* vit une quête semblable : il cherche lui aussi à régner sur le « pays lumineux de [s]on être ».

Ainsi, ce n'est pas tant le mal-être spécifiquement québécois dont il est question quand on regarde le roman de cette façon, mais la métaphore maintes fois reprises et variées de la pauvreté par Saint-Denis Garneau, André Laurendeau, Alfred DesRochers, Gaston Miron, Jacques Brault, Pierre Vadeboncoeur et Hubert Aquin, comme le font remarquer Jean Larose et Yvon Rivard dans leurs essais. Yvon Rivard écrit : « La fatigue culturelle » d'Aquin, la « brave folie grimpante » de Miron, le « mauvais pauvre » de Saint-Denis Garneau sont des métaphores de ce combat héraclitéen qu'est la vie et qu'on a tendance à vouloir réduire à l'expression difficile ou anormale du Québécois, être colonisé, minoritaire. Sans nier cette dimension, il serait peut-être bon, comme le fait Aquin à la fin de « La fatigue culturelle », de situer l'avenir et l'accomplissement de ce combat non pas tant dans l'indépendance politique du Québec que dans une synthèse culturelle qui la rendrait possible. » (dans « Le combat intérieur d'Hubert Aquin », *Une idée simple*, Yvon Rivard, Boréal, 2010, p.62) J'ai trouvé dans cet essai les mots qui approfondissent ma réflexion.

Cette pauvreté, je la vois aussi dans un petit essai d'Aquin, presque un programme du roman à venir, « L'art de la défaite ». Je sais que le roman se lit surtout en regard de « La fatigue culturelle », mais je trouve très éclairant « L'art de la défaite ». Aquin explique que les Patriotes ont perdu la bataille contre les Anglais parce qu'ils se rendaient au combat avec la certitude de mourir. Mais ils gagnent la première bataille et ne savent profiter de cette victoire. Aquin compare alors cela à la représentation d'une tragédie classique : « le chœur, instantanément et dans une invraisemblable simultanéité, a un trou de mémoire : c'est un silence de mort. Que se passe-t-il exactement ? Plus un mot ne sort d'aucune bouche : la tragédie se trouve si soudainement interrompue que le public éprouve un malaise

profond. Le chœur n'a plus de voix : comment tant d'hommes, au même moment, peuvent-ils oublier leur texte ? À moins que... oui : à moins qu'il ne s'agisse pas d'un trou de mémoire ? Le cœur ne peut pas continuer parce que les autres acteurs n'ont pas dit les paroles qu'ils devaient dire : cette hypothèse nous permet de comprendre ce qui se passe sur la scène. Le chœur figé de stupeur, ne peut pas enchaîner si l'action dramatique qui vient de se dérouler n'était pas dans le texte ; les Patriotes n'ont pas eu un trou de mémoire à Saint-Denis, mais ils étaient bouleversés par un événement qui n'était pas dans le texte : leur victoire³ ! ». Aquin se sert de la tragédie classique pour comprendre la situation des Patriotes. Je trouve que cela décloisonne notre façon de lire cette page d'histoire : elle est peut-être plus universelle qu'on le croit.

L'autre référence intéressante est celle à la culture nipponne. Pour parler du style suicidaire des Patriotes, Aquin écrit : « La troupe victorieuse de Saint-Denis n'a pas profité de sa victoire parce qu'elle préparait, avec la joie des quarante-sept rônin, sa défaite et son anéantissement. » La référence aux quarante-sept rônin, c'est-à-dire à l'histoire de vengeance de ces samouraïs sans maître, légende nationale au Japon, peut paraître anodine, à la limite sans intérêt, mais je crois au contraire qu'elle fait partie de l'équation. La situation particulière du Québécois est comprise à partir d'éléments de culture non spécifiquement québécois : Ferragus de Balzac, la Bible, la tragédie classique, une légende nipponne, pour ne nommer que ceux-là. Je me demande donc : qu'a-t-elle de particulièrement québécoise cette situation, maintenant, à la lumière du texte d'Aquin ? La mythologie d'ici reste à inventer certes, le roman en est une illustration : le narrateur, comme je l'ai déjà dit, n'arrive pas à inventer une histoire différente de celle de son échec, téléguidée inconsciemment par l'histoire des Patriotes. Comment y échapper ? Saurons-nous inventer la nouvelle histoire ? L'écrivain Hubert Aquin, lui, a « le sentiment d'écrire des "variantes" » (*Journal*, 26 juillet 1961, p. 207). Nous pouvons apporter une réponse partielle : c'est la forme qui d'abord participe à l'émancipation et à l'ouverture aux autres, à la découverte d'un autre monde. C'est en mettant en forme différents éléments de la culture universelle qu'Aquin raconte son histoire, notre histoire. □

* Professeur au Collège Lionel-Groulx

Notes

- 1 Texte d'une conférence prononcée le 6 juin 2011, dans le cadre du Colloque de l'APEFC (Association des professionnels de l'enseignement du français au collégial) sur « Le littéraire, le social et le politique ».
- 2 Lettre du 24 juillet 1952, *Point de fuite*, Montréal, BQ, 1995, p.129, reprise dans le *Journal* p. 361-362.
- 3 *Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement*, Montréal, BQ, 1995, p. 134.

